

Valérie Ženatti

DANS LA FORÊT,
MAIS PAS TOUTE SEULE

EXTRAIT

Tribune psychanalytique, 10, pp. 108-119

La traduction est considérée – parfois à tort, parfois à raison – comme un *métier* stricto sensu, où le savoir-faire et la nécessité « alimentaire » tiennent une place prépondérante. Or, dans bien des cas, la traduction obéit avant tout à une nécessité artistique, dans la même mesure qu'un livre qui réclame d'être écrit, une musique d'être composée, un tableau d'être peint.

Aussi, pour tenter d'approcher cette nécessité intime et artistique qui me semble être à l'œuvre dans mes traductions d'Aharon Appelfeld, je voudrais commencer par évoquer deux histoires de vie, puisque c'est par essence mon métier, et que c'est à travers les histoires que l'on parvient à approcher au plus près certaines vérités.

Aharon Appelfeld aura bientôt 80 ans. Il est un écrivain reconnu dans son pays (Israël) et à l'étranger, un homme à la voix singulièrement douce et vibrante, au regard vif, joyeux, perçant, qui commence toujours par répondre à son interlocuteur, et quelque soit la question: « Je suis né à Czernowitz, en 1932 dans une famille de la bourgeoisie juive assimilée. J'avait huit ans lorsque la guerre éclata. Ma mère a été assassinée, j'ai été déporté avec mon père puis séparé de lui. Je me suis échappé du camp, j'ai erré dans la forêt avant d'être recueilli par une prosti-

tuée, puis des brigands. À la fin de la guerre, j'ai erré avec des réfugiés puis je suis parti en Palestine sous mandat britannique. Là-bas, je me suis senti perdu. J'ai appris l'hébreu en recopiant des passages entiers de la Bible, et je suis devenu écrivain, pour faire vivre le monde qui était le mien, et qui avait disparu. »

À quelques dizaines d'années de là, en France, une petite fille demande inlassablement à sa grande sœur de lui lire une histoire. Il s'agit d'un album intitulé *Cosette*, extrait minuscule des *Misérables* de Victor Hugo.

La petite Cosette marche dans la forêt. Il fait sombre, froid, des craquements inquiétants déchirent l'obscurité. Son cœur va bientôt exploser de terreur. Elle traîne un seau plus grand qu'elle, il faut qu'elle aille le remplir à la source. De l'eau fraîche pour les chevaux, c'est ce qu'on lui a demandé, enfin, demandé n'est pas le terme exact, c'est ce qu'on lui a aboyé, ou craché, après l'avoir traité de menteuse, et il est vrai qu'elle a menti, elle a dit qu'elle leur avait donné à boire, aux chevaux, parce que la peur de sortir dans le noir l'étreignait déjà, mais le mensonge n'a servi à rien, on l'a poussée dehors dans la nuit, petite chose presque invisible dans l'immensité. Elle pense qu'elle va mourir. Mourir de peur, c'est possible. Elle vacille, mais parvient à remplir le seau qui devient si lourd et ralentit sa marche alors qu'elle voudrait se hâter, échapper aux ténèbres, y survivre.

Une main large et forte saisit le seau, la délestant de son poids.

Elle sait qu'elle est sauvée.

Pendant près de trente ans, cette petite fille affrontant la solitude la plus sombre a été ma sœur. Avec elle j'ai connu la peur qui fait trembler de la tête aux pieds, la sidération face aux ombres de la mort, puis le soulagement, quand un homme massif et silencieux commença à cheminer à ses côtés.

Jean Valjean.

Il fut le héros de Cosette. Il fut le mien.

[...]